Francis CHATEAURAYNAUD, Yves COHEN, dirs, *Histoires pragmatiques*

Paris, Éd. EHESS, coll. Raisons pratiques, 2016, 385 pages

Paul-Arthur Tortosa

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/11748>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.11748

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2017

Pagination : 495-497

ISBN : 9782814305076

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Paul-Arthur Tortosa, « Francis CHATEAURAYNAUD, Yves COHEN, dirs, *Histoires pragmatiques* », *Questions de communication* [En ligne], 32 | 2017, mis en ligne le 31 décembre 2017, consulté le 05 janvier 2021.

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/11748> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.11748>

attentes d'autrui pour constituer un foyer d'attention ordonnant le déroulement de notre action » (p. 157), « strates impersonnelle et prépersonnelle de l'organisation des expériences » (*ibid.*). Ces dernières analyses permettent de comprendre la portée de la formalisation des analyses de l'interaction tout en obéissant à l'interdit pragmatiste du dualisme, à partir de la réponse aux problèmes suscités par la sympathie.

Le dernier chapitre, « penser le changement social » (pp. 158-229), met à l'épreuve le geste goffmanien et sa fécondité, notamment au travers de l'examen des critiques de Harold Garfinkel sur la manière dont l'analyse de Erving Goffman fige l'ordre social. Mais pour ce dernier, s'il y a un modèle, celui-ci « loin d'être appliqué directement à la situation [...] l'est par une médiation cognitive qu'est l'attention » (p. 164).

En investissant des champs laissés en friches par les analyses antérieures de la sympathie, Erving Goffman répond non seulement à ses critiques, mais à des questions laissées pendantes par les archives de l'interaction (p. 166). Dans la pensée du changement social, la métaphore théâtrale donne à penser la variabilité du rôle, joué de manière conformiste ou créatrice, et la manière dont sont ainsi mis en jeu la valorisation de la face d'autrui et mis en avant le caractère relatif entre la syntaxe de l'interaction et les règles macrosociales (p. 177). L'examen (pp. 183-210) d'*Asiles* (trad. de L. et C. Lainé, Paris, Éd. de Minuit, 1968 [1961]) montre comment ce dernier ouvrage permet, dans une perspective interactionniste, de poursuivre jusqu'au bout la tension entre une institution totale et des actes de résistances (pp. 183-210). À terme, l'interactionnisme radicaliserait la compréhension humienne du politique (p. 210) en permettant de « penser politiquement l'ordre civil » (p. 211), c'est-à-dire les relations entre monde social et monde politique, notamment par le biais des ethnographies du vivre ensemble et l'analyse des mobilisations collectives (p. 217). En effet, l'analyse de l'interaction peut conduire à un regard politique dans la mesure où des pratiques semblant naturelles renvoient à des rapports spécifiques de domination et de construction du soi. Elle peut également, dans la manière dont elle promeut l'espace urbain des rencontres, contribuer à l'édification d'une « micro-politique de l'urbain » (p. 223).

On comprend donc l'enjeu de l'ouvrage et de la généalogie de l'analyse des interactions tentée dans le présent ouvrage : articuler continuité et rupture à partir de la sympathie humienne afin de mettre en relief l'objet et les enjeux de l'innovation méthodologique de l'analyse goffmanienne de l'interaction. Cette dernière

n'est cependant pas une fin en soi puisqu'elle se constitue ainsi comme un outil suffisamment robuste pour le réinvestir sur d'autres objets qui sont à la fois ouverts à l'interrogation sociologique en même temps qu'ils peuvent apparaître comme pouvant faire l'objet d'investigation aussi bien dans leur structure statique que dans les possibilités d'innovation et de résistance à la totalisation institutionnelle. La poursuite de cet objectif qui se dessine progressivement pour le lecteur peut ainsi donner lieu à la fois à une perspective sur la fécondité initiale de l'entreprise humienne et sur les potentialités du travail de Erving Goffman, ce qui permet de l'arracher à une certaine évidence quant à la popularité de certains de ces thèmes, comme celui de face.

Outre le prolongement indiqué par l'auteure et dans une orientation non explorée par celle-ci, on pourrait aussi s'interroger sur les relations entre le projet goffmanien et la notion de travail de la face avec l'interrogation lévinassienne – auteur absent de l'ouvrage en raison de son projet – sur le visage. En effet, les deux œuvres partagent un certain antipsychologique, mais en un sens opposé, aussi bien sur le plan formel que sur le plan des enjeux : quel rapport peut-il y avoir entre la face et le visage ? Ce serait alors un prolongement vers deux types de réflexion éthico-politiques radicalement différents à partir d'un noyau peut-être commun.

Laurent Husson

Écritures, université de Lorraine, F-57000
laurent.husson@univ-lorraine.fr

Francis CHATEAURAYNAUD, Yves COHEN, dirs, *Histoires pragmatiques*

Paris, Éd. EHESS, coll. *Raisons pratiques*, 2016, 385 pages

Le pragmatisme renvoie, en sciences humaines, à plusieurs traditions liées mais néanmoins distinctes. Ce vocable vient initialement de la philosophie où, sous la plume d'auteurs américains comme Charles Sanders Peirce ou William James, il désigne une perspective où une chose se définit par ses implications pratiques. En d'autres termes, le sens d'un acte ou d'un phénomène résiderait dans ses conséquences. La « sociologie pragmatique », associée aux figures tutélaires de Luc Boltanski et Laurent Thévenot, comprend quant à elle les travaux insistant sur la capacité des acteurs à s'adapter aux situations sociales auxquels ils sont confrontés. Bien qu'inspirée par la philosophie pragmatique, d'autres influences caractérisent cette « sociologie des régimes d'action », telles que l'ethnométhodologie, l'interactionnisme Goffmanien

ou la théorie de l'acteur-réseau développée par Bruno Latour. La collection « Raison Pratiques » avait consacré son volume annuel à ce programme de recherche en 2004. Douze ans plus tard, elle interroge désormais les modalités de développement d'une « histoire pragmatique ». Les contours de cette dernière avaient été esquissés par l'ouvrage collectif *Les Formes de l'expérience. Une autre histoire sociale* (Bernard Lepetit, dir., Paris, A. Michel, 1995), mais la disparition de son coordinateur l'avait empêchée de véritablement prospérer.

Francis Chateauraynaud et Yves Cohen tentent donc de reprendre le flambeau avec ce livre offrant un large éventail méthodologique, allant de la micro-histoire aux études sociales des sciences en passant par la sociologie pragmatique et l'histoire éponyme (p. 21). Plusieurs articles consacrés à la question des pratiques d'écritures offrent une illustration de la possible articulation concrète de ces différents courants. Par exemple, Marie Bouhaïk-Gironès (pp. 77-104), dans son analyse de la mise en scène de deux mystères joués aux ^{xv}^e et ^{xvi}^e siècles, invite à étudier « l'écriture en action » (p. 79), ce qui rappelle évidemment *Science in Action* (Bruno Latour, Harvard, Harvard University Press, 1987). Dans le même temps, la médiéviste souligne l'influence de la *microstoria*, « dont un des fondements méthodologiques repose sur l'attention aux conditions de production des sources » (p. 77). De même, Stéphane Péquignot (pp. 179-201), dans son « enquête sur des documents de travail diplomatique au ^{xv}^e siècle », se montre particulièrement attentif aux conditions de production de ses archives afin de sortir d'une histoire désincarnée des relations diplomatiques au profit d'une analyse de la matérialité de la négociation. En outre, Béatrice Delaurenti (pp. 149-178), dans sa contribution intitulée « L'action à distance est-elle pensable ? » montre que « l'idée qu'un homme puisse opérer à distance ne préexiste pas à sa mise en discussion » (p. 171). Elle insiste ainsi sur la dimension créatrice du débat qui rend possible l'apparition de problèmes qui n'existent pas avant d'être formulés. Par ailleurs, Yves Cohen (pp. 105-148) propose un parallèle étonnant mais convainquant entre le pragmatisme d'ingénieurs tayloristes français et de Staline. Il met également en lumière la spécificité du pragmatisme du Petit Père des peuples vis-à-vis du Grand Timonier, selon lui lecteur de John Dewey. Enfin, la contribution de Grégory Dufaud (pp. 291-321) propose une plongée dans l'univers des hôpitaux psychiatriques soviétiques. Il développe une réflexion sur les usages possibles des philosophes pragmatiques en histoire à partir d'une étude des rapports d'accidents internes à l'institution médicale.

Ces articles dessinent en creux l'un des principaux problèmes de l'histoire par rapport à la sociologie en ce qui concerne l'étude des pratiques, à savoir l'impossibilité de recourir à l'observation directe. Dans cette configuration, les historiens pragmatiques doivent développer des stratégies alternatives d'accès à la réalité étudiée, ce qui entraîne un rapport particulier aux sources qui a déjà été souligné. Cependant, l'ouvrage met en lumière deux autres propositions. La première, le recours au témoignage oral, est utilisée par Fanny Gallot (pp. 225-246) dans son étude sur les normes de genres véhiculées par le vocabulaire de « filles d'usines ». La seconde, étudiée par Rémy Campos et Nicolas Donin (pp. 247-291), est le *re-enactment*, définie comme « réactivation des situations passées » (pp. 247, 248). Contre le mépris de certains universitaires pour les reconstitutions historiques, ils soulignent l'intérêt heuristique du « passage par la pratique » pour la mise en relief de l'historicité de ce que Marcel Mauss appelait les « techniques du corps ». En effet, les auteurs reviennent sur les difficultés rencontrées par des danseurs ou des musiciens, contraints de « désapprendre » certains gestes afin de pouvoir reproduire des pratiques artistes anciennes comme le « jeu perlé ». Par ailleurs, d'autres contributions présentent un caractère théorique plus marqué, à des degrés variables. L'ouvrage s'ouvre notamment par la republication d'un débat historiographique en deux temps. Premièrement, un article de 1995 dans lequel Angelo Torre (pp. 31-68) s'attaque féroce à la démarche de Roger Chartier, jugée idéaliste. Deuxièmement, la réponse laconique de ce dernier (six pages contre trente pour l'article d'Angelo Torre) qui estime que les critiques sont infondées car reposant sur une lecture caricaturale de ses travaux (pp. 69-76). Frédéric Graber (pp. 201-224) délivre ensuite une double critique des approches antérieures de la notion de projet. À Bruno Latour, il reproche de réduire l'étude des projets à celle de l'innovation ; à Luc Boltanski et Éve Chiapello d'avoir une vision trop large et générale de la notion de projet. Les deux derniers articles balisent quelques itinéraires possibles pour des histoires pragmatiques. Roberto Frega (pp. 321-348) offre d'intéressantes clarifications lexicales autour des notions d'action et de pratique. Finalement, Francis Chateauraynaud (pp. 348-370) propose une ébauche des sept piliers théoriques de l'histoire pragmatique.

Cet ouvrage riche présente certaines limites. Tout d'abord, il est divisé en trois grandes parties dont on peine à comprendre la logique. La première « se tient au plus près des actes tout en proposant une approche des pratiques » (p. 22) tandis que la

seconde vise à explorer « d'autres formes possibles de la pragmatique historique » sans que la nature de la différence soit explicitée. Le dénominateur commun de la troisième partie, quant à lui, est non explicité. Par ailleurs, comme souvent dans les publications possédant une visée théorique, des propositions parfois banales sont habillées d'une langue très savante. Le lecteur peine notamment à voir ce qui distingue « l'histoire radicelle » proposée (pp. 291-319) des autres démarches présentées dans l'ouvrage. Enfin, une certaine propension des auteurs à s'auto-citer est à noter : Dans la bibliographie de presque tous les articles, l'auteur le plus représenté est... celui de l'article en question ; le record étant de douze références pour l'article portant sur le *re-enactment*.

Cet ouvrage est néanmoins utile pour le champ historique. Premièrement, il constitue certainement un jalon dans le lancement d'une dynamique en faveur des histoires pragmatiques. Il s'agit ici moins de se réjouir d'une intégration à l'histoire d'une perspective « à la mode » dans les autres sciences sociales que de poser autrement des questions fondamentales de notre discipline comme le rapport aux sources, la notion d'*agency* ou encore celle des relations entre théorie et données empiriques. Deuxièmement, la qualité des contributions est globalement élevée et fournit un intéressant outillage méthodologique et épistémologique. Pour conclure, cet ouvrage collectif, s'il n'échappe pas à certains travers du genre, contribue efficacement au renouvellement intellectuel de la discipline historique.

Paul-Arthur Tortosa

European University Institute, I-50014

Paul-arthur.tortosa@eui.eu

Nathalie HEINICH, *Des valeurs. Une approche sociologique*
Paris, Gallimard, coll. Bibliothèque des Sciences humaines, 2017, 416 pages

« Le rapport aux valeurs occupe ainsi un point quasi aveugle de la sociologie moderne » (p. 368), écrit Nathalie Heinrich dans *Des valeurs*. L'ouvrage cherche à y remédier à ce constat en donnant corps à ces faits idéologiques que sont les « valeurs » par lesquelles elle identifie les « qualités » affectées à un objet (p. 167). Cette approche veut échapper à la confusion avec la « sociologie des valeurs » par enquêtes statistiques autant qu'avec la « sociologie morale » à visée normative. Nathalie Heinrich se donne pour objet d'étudier « les principes en fonction desquels [les gens] accordent de la valeur à certains objets » (p. 20). Le livre a la forme d'une proposition générale,

sinon d'une théorie générale des valeurs. En cela, il est ambitieux. La thèse de Nathalie Heinrich est que la valeur des choses est appuyée sur des valeurs. Je vois trois dimensions à cette théorisation : le statut premier de la valeur dans l'appréciation et le jugement (par rapport à d'autres choses comme des principes, des normes, des intérêts...), l'identification concrète des « valeurs » à partir de leur terrain d'observation/de manifestation et, enfin, l'architecture de l'axiologie en niveaux et en articulations. Sociologie axiologique, identification des valeurs et architecture générale formeront les trois éléments de la réflexion critique menée à l'issue de la présentation du modèle. Bien qu'en large accord avec la perspective sociologique de ma collègue, je soutiendrais que Nathalie Heinrich a renvoyé ce qu'elle appelle les « valeurs » du côté de l'appréciation (associée au subjectivisme et à la normativité) alors qu'elles relèvent aussi de la qualification.

Revendiquant une sociologie adossée à l'enquête, Nathalie Heinrich s'appuie sur ses précédents travaux et sur divers exemples, le design, l'archéologie, la corrida, etc. L'art, surtout contemporain, et parfois le patrimoine, forment cependant le contenu privilégié d'un « corpus littéraire ou archives historiques, articles de presse, entretiens, observations, questionnaires » (pp. 19-20). Cet ouvrage reprend les catégorisations « classique »/« moderne »/« contemporain » proposées par l'auteure dans son livre précédent, *Le Paradigme de l'art contemporain* (Paris, Gallimard, 2014), et la thèse que « l'art moderne » opère « la conjonction du régime de communauté, qui gouvernait l'art classique, et du régime de singularité, qui gouvernera l'art contemporain » (p. 264). Nathalie Heinrich ne met pas en rapport direct, au sens d'une comparaison termes à termes (dans un tableau par exemple), le contenu de son axiologie avec les six « cités » des *Économies de la grandeur* de Luc Boltanski et Laurent Thévenot, points d'appui à différentes formes de justification (« inspirée, domestique, de l'opinion, civique, marchande, industrielle »). Elle y consacre une note qui ne propose cependant pas de correspondances des « valeurs » listées aux « cités ».

Les première et seconde parties portent sur le jugement de valeur et le sens de « valoir », tandis que la troisième partie est consacrée aux principes fondamentaux de la valorisation, à savoir les « valeur-principes ». Il y a trois sens au mot valeur, selon l'auteure : 1. La grandeur d'un objet (« valeur-grandeur »), son prix notamment. 2. Ce qui est crédité d'une appréciation positive (« valeur-objet ») : le travail, la famille, la religion, par exemple. 3. Enfin, le principe qui sous-tend une évaluation (« valeur-principe »). Il y a